paix, une hécatombe de pauvres martyrs à être pendus pour la gloire de la nation, il bêle un cri sournois de rage qui attire l'attention de mon grand-père. En présence de sa majesté cornue, le vieux général improvisé de cent ans s'écrie, en brandissant le manche de sa pipe qu'il tient dans sa main : Soldats, voici l'ennemi ! La gloire sourit à l'héroïsme de votre ardeur guerrière, la victoire vous prépare ses lauriers. Soldats, Feu !... Feu !!... Feu !!!...

Oh ! destins incertains de la guerre. Il n'y a ni feu, ni mitraille, ni rien pour en faire.

La canne est tombée par terre, Patôt s'est enfui, et moi, assis sur le chevalet, je console bébé François qui s'est jeté dans mes bras à la vue de la bête noire.

Et mon grand-père Charles, dans un mouvement mêlé de colère et de reproche, honteux de sa déconfiture, dit en s'éloignant : Voilà, il faut d'abord commencer par élever ça pour que ça comprenne son devoir.

Tout en m'amusant au souvenir de cet incident plus ou moins comique, mais plein d'une naïvité charmante, j'ai souvent réfléchi, et très sérieusement, sur la portée des dernières paroles de mon grand-père Charles, lesquelles, prises en elles-mêmes pourraient fournir matière à un traité de morale. Il faut commencer par élever ça pour que ça comprenne et fasse son devoir.

Je passerai en revue la petite armée de mon grand-père Charles où chaque soldat sera candidat pour un brevet d'admission aux professions libérales, après avoir reçu une bonne éducation.

Je dois faire remarquer ici que quand je dis éducation je n'entends pas seulement l'étude dans nos classes d'école, de collège ou d'université, mais bien l'éducation prise dans son extension général embrassant tout ce que l'homme est susceptible d'apprendre non seulement dans le domaine intellectuel mais principal ment dans le sens moral.

Or, la canne de mon grand-père Charles, aussi bien que le chevalet qu'il a laissé en héritage à mon père, sont-ils susceptibles d'éducation ? peuvent-ils être élevés ?

Non ! pas plus que le veau d'or des Juifs ou que les sabots de ma tante Gertrude. Ce sont des êtres qui ne peuvent ni se mouvoir, ni agir, ni sentir, ni penser, ni apprendre. Ils sont inanimés, c'est-à-dire n'ont pas de vie, c'est la matière morte. Tout le monde s'accorde sur ce point.

Et Patôt ? le bon et fidèle Patôt ?

Je serai juste envers Patôt. Je plaiderai sa cause.

En attendant, je conterai deux petites histoires aux enfants pour leur apprendre à aimer, respecter et soulager leurs vieux parents.

LES DEUX COUVERTURES.

On rapporte qu'un homme vivant dans l'aisance et n'ayant qu'un fils unique, eut la barbarie d'envoyer son vieux père à un pauvre hôpital.

Quelques jours après, ayant appris que le vieillard souffrait beaucoup du froid, il lui envoya, par un reste de pitié, deux mauvaises couvertures, et chargea son fils de la commission. Le jeune homme n'en porta qu'une et garda l'autre. Le père s'en étant aperçu, lui demanda pourquoi il n'avait pas remis les deux couvertures.

Papa, lui répondit-il, j'en ai réservé une pour vous quand il me faudra vous envoyer à l'hôpital.

LE POT DE TERRE.

Un homme très riche, inquiet et fatigué de la longue vie de son père, l'avait relégué dans une sorte de cachot, au fond de la basse-cour ; et là, tous les matins, il lui envoya par son fils, alors jeune enfant, une espèce de bouillie malpropre dans un pot de terre. Le pauvre vieillard mourut enfin, et notre homme ordonna qu'on brisât le pot qui était pour lui un fâcheux souvenir.

Non, mon père, dit l'enfant ; conservons-le au contraire ; je m'en servirai encore pour vous quand vous serez vieux.

Il peut arriver que nos bons parents, sur le déclin de la vie, faiblissent quant au corps et quant à la raison ; mais souvenons-nous de notre propre enfance, de notre propre faiblesse ; faisons pour eux ce qu'ils ont fait avec tant d'amour et de zèle pour nous. Enfants, nous dit l'Esprit Saint compatissez aux maux qui affligent la vieillesse de vos parents, et gardez-vous de les contrister pour le peu de temps qu'il leur reste à passer snr cette terre.

LE PÈRE FIRMIN.

LE PREMIER AMOUR.

Pour la première fois, lecteurs, vous voyez ma griffe dans ce journal. Vous vous êtes demandés sans doute, pourquoi je venais mettre mon nom au nombre de vos écrivains habituels ! Je vous répondrai que le plaisir seul de m'entretenir avec vous m'a décidé de vous raconter une petite histoire.

Par un beau soir du mois de juillet, où la lune éclairait de ses rayons d'argent, je m'acheminai vers le Saint-Laurent, pour prendre le bateau qui partait pour une excursion charmante.

A peine étais-je embarqué que j'aperçus une jeune demoiselle me lorguant des pieds à la tête.

Timide comme je l'étais alors, je rougis. Bientôt je devins presqu'en colère, et je ne sais ce qui m'a retenu, mais toujours, qu'un peu plus j'allais lui faire *les gros yeux*. Dieu seul connait les choses de ce bas monde, il sait comment tout change dans la vie. Souvent il ne nous fait voir qu'un côté de la médaille, pour nous cacher les beautés de l'autre. Il en fut ainsi pour moi. Je me fis présenter cette jeune fille dans la bonne intention de lui dire *ma façon de penser*.

C'était une jolie brunette à la taille moyenne. Une épaisse touffe de cheveux retombaient gracieusement sur ses épaules. De beaux yeux noirs illuminaient sa figure, cachée sous un de ces chapeaux de paille à large bord, qui conviennent si bien aux jeunes filles. Elle était mise très élégamment.

Telle était la personne à qui *j'allais faire la guerre*. Je m'élançai vers elle d'un pas ferme. Mais plus je m'en approchais, plus je sentais mon courage faiblir. Lorsque j'arrivai près d'elle, je n'éprouvais plus rien de ma colère. Mon ami G..., qui était avec moi, et qui connaissait mademoiselle Augustine L... (c'était le nom de mon ennemie), me dit que si je voulais, il me la présenterait. Après l'introduction, il partit et me laissa seul avec elle.

Comment lui parler, grand Dieu ! Il me semblait que ma raison s'égarait ; mes lèvre ne prononçaient plus un seul mot. Le mieux que je pus faire, ce fut de garder le silence et d'attendre timidement qu'elle engageât la conversation.

Voyant mon embarras, elle me dit : vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux, vous me paraissez bien de mauvaise humeur ?—je le crois bien que je..... la faute c'est que..... enfin ce n'est pas grand'chose, un mal entendu.

Sa voix avait achevé de me désarmer, et j'étais vaincu. Peu à peu, mes yeux ne voulaient plus que contempler cette douce physionomie. Comme tous les passagers se promenaient sur le vapeur, je lui demandai si elle n'aurait pas d'objection à suivre avec moi, le courant de cette *foule enthousiaste* ; alors nous marchâmes nous aussi.

La main appuyée sur mon bras, nous nous laissâmes entraînées à une douce rêverie.—Vous ne sauriez croire, me dit-elle, quelle joie j'éprouve aujourd'hui. Depuis longtemps je vous vois passer tous les jours et j'avais comme un pressentiment que nous deviendions amis un jour. J'ai retenu le texte de ses paroles, sans toutefois trop les comprendre, tant je me sentais étrange. Je ne pouvais me rendre compte de ma situation ; je ne savais ce que c'était que l'*amour*. Malgré moi ma main trembla ; elle s'en aperçut.—Votre main tremble, serait-ce parce que vous seriez trop vieux, me dit-elle en riant ?— Non, mademoiselle, lui répondis-je, ce serait plutôt parce que je suis trop jeune.

Oui, le cœur à seize ans est facile aux impressions, semblable à la plante délicate et flexible que la moindre brise agite. Je sentais que quelque chose d'étrange se passait en moi : c'était le commencement de *mon premier amour*. Et déjà je me disais : je serai un homme maintenant, j'aurai une blonde, j'irai voir les filles ! Tout en causant, elle tira son mouchoir. En le sortant de sa poche, elle accrocha le coin de son portrait, qu'elle avait fait photographier dans la journée même, et je me hasardai de le lui demander. Elle me l'accorda après une lutte assez longue dans laquelle j'avais gagné son portrait, mais aussi j'avais perdu le mien.

Ce premier succès m'avait un peu enhardi, et ne me doutant pas que l'émotion qui se traduisait sur ma figure me dispensait bien de lui dire ce que je lui laissais comprendre, il me semblait que pour compléter mon bonheur je devais lui faire un aveu formel.

Et d'une voix tremblante je commence à lui dire : "Oh ! si vous saviez, mademoiselle, comme j'aime.....

—Les excursions ? me dit-elle.

Non, dis-je.

—Vous ne les aimez pas ?

—Oui, je les aime.

—Mais pourquoi avez-vous dit non ?

—Je ne parlais pas des excursions, je voulais parler de vous.

—Ah ! c'est moi que vous n'aimez pas !

—Mais non... Vous voyez que je vous aime !

—Que dites-vous ? vous m'aimez ?

—Suis-je à blâmer ?

—Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

—Mais comment vous expliquer une chose qui se ressent bien mieux qu'elle ne s'exprime ?

—Ne savez-vous pas, monsieur, que l'amour qui nait si vite s'en retourne aussitôt ?

—Mais, ignorez-vous donc, mademoiselle, que la fleur s'épanouit aux rayons du soleil et qu'elle conserve son éclat et son parfum tant qu'il lui communique son doux rayonnement qui la rajeunit sans cesse ?

—Je suppose, dit-elle, que le souvenir est le parfum de la fleur et que le cœur en est le calice. Et comme la rose ne doit pas être sans parfum, le cœur ne doit pas être sans souvenir.

—En effet, lui dis-je ; pour moi, le souvenir d'aujourd'hui sera aussi celui de demain.

—Et moi, je puis vous dire que le souvenir de demain sera le même que celui d'aujourd'hui.

En ce moment le bateau était de retour. J'allai reconduire, mon Augustine, comme j'étais disposé à l'appeler. Je m'en allais joyeux et inquiet en même temps. J'étais heureuse de ses paroles, mais incertain de sa sincérité.

Je lui dis bonsoir d'un air un peu inquisiteur, mais son dernier sourire a fait naître mon premier espoir.

LIONEL.

Un cœur pur est toujours prêt à toutes les bonnes inspirations. C'est comme le lac, où, le soir, à la même heure qu'au ciel, vous voyez naître les étoiles.